



**HAL**  
open science

## Introduction

Laurent Angard

► **To cite this version:**

| Laurent Angard. Introduction. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 2024, 84. hal-04846562

**HAL Id: hal-04846562**

**<https://hal.science/hal-04846562v1>**

Submitted on 18 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## Introduction

Laurent Angard  
UR 4363 — Institut de recherche  
en Langues et Littératures Européennes,  
Université de Haute-Alsace

Dans ses *Chroniques* écrites au Moyen Âge, Froissart (v. 1137-1410) affirme qu'

on dist, et vray, que tous edifices sont maçonnés et ouvrés l'une pierre après l'autre et toutes grosses rivieres sont faictes et rassemblees de divers lieux et de plusieurs ruiseaulx et sources, tout pareillement les sciences sont extraites et compilées de plusieurs clers et ce que l'un ne scet, l'autre scet.<sup>1</sup>

Comme dans un jeu de construction, l'écrivain suggère métaphoriquement que les sciences sont compilées. Mais de quelles sciences parle-t-il ? En effet, le mot, polysémique à souhait, englobe une infinité de réalités ; il est donc particulièrement difficile d'en tirer un unique et univoque sens. D'autant plus qu'au fil des siècles, les sciences se particularisent, se précisent, se professionnalisent jusqu'au moment où se creuse un schisme si profond que l'on en est venu à les distinguer par des formules insolites qui relèvent à la fois de la gageure et d'une certaine poésie dépréciative : « sciences molles » et « sciences dures », comme si cette dichotomie venait expliquer *de facto* pour l'une la mollesse des analyses et des justifications avancées, pour l'autre la solidité des explications et des preuves proposées.

Ainsi les sciences molles seraient-elles ces disciplines qui offrent des hypothèses fluctuantes, voire aléatoires, à des phénomènes, à des actes, à des situations complexes ancrés dans la réalité, mais qui ne s'arrêteraient qu'aux questionnements et non à la résolution de problèmes « scientifiques », autrement appelés « problématiques » telles qu'on les voit fleurir dans les thèses de « sciences molles », nommées moins « durement » sciences humaines — les études en littérature, en linguistique, en sociologie, en psychologie, en anthropologie, etc. Rien ne serait totalement faux ou vrai, mais tout serait à discuter, entraînant les « scientifiques mous » à d'interminables discussions, sans possibilité, *in fine*, de statuer sur une quelconque conclusion ou, au contraire, à remettre constamment en cause les conclusions.

Les « sciences dures » ou sciences exactes — appellation qui entrerait en dissonance avec la citation en exergue, puisque suggérant assurément des ignorances chez les « clers » — seraient celles qui proposeraient des explications à des systèmes construits et prouvés comme opérationnels, capables d'apporter des preuves infaillibles à certains problèmes fondamentaux — souvent épineux. Elles reposeraient sur des postulats précis, démontrables et cohérents, éprouvés et validés par des expériences scientifiques qui statueraient à la réussite ou à l'échec de ces mêmes expériences — discussions closes !

Cependant, si l'opinion publique s'est laissée embarquer avec facilité dans ce divorce entre les différents domaines, c'est que l'« on » — sans aucun doute les sciences politiques — s'est ingénié à le lui imposer par décrets qui régissaient l'instruction publique puis l'Éducation Nationale. Ainsi, il n'y a pas si longtemps, les lycéens se devaient-il de faire un choix d'orientation — pour certains cornélien ! — : les « littéraires » sous l'égide de la lettre A puis du L ; les « scientifiques » de seize ans, eux, préféraient les lettres S, D, avec cette permanence

---

<sup>1</sup> *Chroniques*, livre I, d'après ms. Arsenal 5187 folio Ar, cité par Patricia Victorien, *Froissart après Froissart*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2022, p. 19.

incroyable du S<sup>2</sup> — comme si elle traduisait l’immuabilité des sciences elles-mêmes. Dans *Feux et signaux de brume : Zola*, Michel Serres explique avec beaucoup d’humour cette absurde classification, brisant les liens entre la littérature et les sciences :

Les rapports entre ce qu’on est convenu de dénommer la science et ce qu’on a décidé d’appeler littérature n’ont jamais été vraiment éclaircis. Au niveau de la critique, s’entend. Pour la production elle-même, la situation est inverse. Rares sont les auteurs ou les œuvres tout à fait extérieurs à la science du temps. La liste serait pauvre des innocents esthètes. Ou ils n’ont pas franchi la rampe de l’histoire. L’autre liste serait complète, ou quasi, elle défie l’énumération. Au dix-neuvième siècle comme avant. Au hasard : que La Fontaine et Molière aient lu et pratiqué Lucrèce ou Épicure, cela ne signifie pas seulement qu’ils aient voulu épouser une idéologie ou une morale, cela signifie aussi qu’ils étaient de bons physiciens ; que leur vision du monde peut être prise dans le sens de Dilthey, mais plus encore au sens obvie. Que les poètes de la Pléiade aient su par cœur le Timée, cela ne signifie pas seulement qu’ils étaient platoniciens, mais qu’ils pratiquaient la cosmologie. Que Balzac dédie un texte à Savary, c’est une indication exploitable. Et ainsi de suite. Nul n’a écrit derrière un mur, où protéger frileusement sa peau, mais sur un espace compact de communication. Alors survint l’école. Ou les écoles. Fondée, quelle qu’elle soit, sur une partition : la classification des sciences. Les alvéoles séparées [*sic*], les bâtiments épars, les bibliothèques disjointes. Diderot est un bel espiègle, il ne connaît plus la chimie, Montesquieu ignore Newton, Montaigne n’écrit que de soi et Pascal que de Jésus-Christ. La seule solution est un éclat de rire. Les spécialistes fabriquent, en rétroaction, des imbéciles ennuyés.<sup>3</sup>

L’idée du volume, « Les sciences dans tous les sens : sœurs jumelles ou sœurs ennemies ? » est née au détour d’une discussion « littéraire » à propos du roman d’Alexandre Dumas, *Le Docteur mystérieux*,<sup>4</sup> dont les termes reflètent assurément notre problématique puisque les sèmes lexicaux adossent ici science médicale et « science » de l’imagination. Aussi nous est-il apparu intéressant de réinterroger ces deux notions afin de déterminer si ces sciences étaient sœurs jumelles ou, au contraire, sœurs ennemies. La question a été débattue, il est vrai, mais souvent dans une optique bicéphale : la peinture et les sciences, la médecine et la littérature, la linguistique et les mathématiques... la liste serait trop longue à développer. Cependant, si débat il y a eu, rares sont les enquêtes qui proposent d’élargir les interactions entre ces deux pôles, de confronter ces multiples domaines afin qu’ils entrent le plus possible en discussion, écoutant les échos qu’ils pouvaient se renvoyer, car il est temps de comprendre que la division entre les sciences est (peut-être ?) caduque, ou, tout au moins, discutable si l’on veut bien la placer dans une histoire commune, comme le suggère de nouveau le philosophe Michel Serres :

S’il existe une histoire des littératures et s’il existe une histoire des sciences, ce dont il y a histoire, dans les deux cas, prend naissance et se développe dans une société qui a ses partages, ses moyens de produire, ses mœurs, sa politique, son environnement

---

<sup>2</sup> Nous faisons bien allusion aux différents types de baccalauréat. Si au XIX<sup>e</sup> siècle, il existait un baccalauréat ès lettres ou un autre ès sciences, ils ont été remplacés en 1965 par des baccalauréats à lettres : A, B, C, D et E (article 22 du décret n° 59-57 portant réforme de l’enseignement public).

<sup>3</sup> Michel Serres, *Feux et signaux de brume : Zola*, Paris, Grasset, 1983, 2<sup>e</sup> éd., p. 12-13.

<sup>4</sup> Alexandre Dumas, *Le Docteur mystérieux* [1872], Paris, Archipoche, 2014.

biophysique. Et je ne vois pas comment faire deux parts, il s'agit de la même histoire, au même endroit, dans le même courant chronique et pour les mêmes classes.<sup>5</sup>

Les textes ici réunis s'ingénient alors à rendre lumineuse la problématique posée, en croisant à la fois le domaine des sciences et le champ des humanités, tout en ouvrant à une future et potentielle suite. L'ouvrage est tripartite et suit une certaine logique qui partirait d'une interrogation générale sur le sens à donner aux descriptions des sciences par les mots et de la force de ces mêmes mots — des Belles-Lettres disait-on à la Renaissance — pour parler des sciences dans leur diversité. La première partie interroge dès lors ce sens des mots nécessaire pour coucher sur le papier les sciences : « faire sens, faire science ».

Anne Noblot, de formation scientifique et médicale, est aussi une écrivaine à part entière et reconnue. Prenant à son compte l'image des couples improbables du cinéma et de la littérature, qui réunissent les contraires, elle se propose de poser un diagnostic médical par les mots et d'utiliser ses connaissances scientifiques pour nourrir sa création romanesque. L'article de Stéphane Cormier, qui nous a donné le titre de cette première grande section, souligne le débat crucial entre les Sciences Humaines et celles qu'il nomme « non humaines ». Il montre combien ces discussions entre les deux domaines « font sens ». À l'heure où l'on parle des progrès de l'IA, notamment avec ChatGPT, Nazim Fatès se propose de réinterroger les mots de l'Intelligence Artificielle. Dans son article, le chercheur analyse à la fois la langue de l'intelligence artificielle tout en passant au crible les expressions-clés qui devraient s'appliquer à l'intelligence humaine. Les neurosciences sont elles aussi très en vogue aujourd'hui, et elles permettent bien souvent de comprendre certains enjeux primordiaux, notamment dans l'acquisition du langage. Danut Grigore Gavris, Marzena Watorek et Frédéric Isel interrogent par conséquent les moyens que possèdent les techniques des neurosciences pour aider les sciences du langage. La linguistique est elle aussi une science des mots. Saveria Colonna et Coralie Vincent présentent dans leurs travaux la manière dont les mouvements oculaires permettent de saisir la compréhension de la lecture ainsi que certains énoncés oraux. Le dernier article de cette section nous mène aux premiers temps de l'arithmologie pythagoricienne qui, c'est la thèse défendue par Corentin Voisin, a quelque chose à voir avec la construction d'un discours philosophico-religieux, reliant ainsi sciences des chiffres aux sciences dites humaines (l'éthique, la morale, la politique).

La deuxième séquence du volume montre les ponts que l'on peut bâtir entre les sciences et l'histoire. Restant dans le monde de l'Antiquité qui a fermé la première partie, Cécile Merckel, Benoît Famaey et Jonathan Freundlich exposent comment par l'étude approfondie des thèmes tout littéraires que sont la lumière et l'obscurité à travers la lecture de Sénèque, l'on peut arriver à saisir son héritage dans l'astronomie moderne. Pierre Fluck expose ensuite la manière dont les sciences deviennent un patrimoine malléable de l'humanité. Roger Bautier, quant à lui, veut attirer l'attention sur le fait que les études littéraires et les sciences humaines et sociales ont intégré les méthodes venant des sciences « dures ». Il illustre ainsi sa démonstration par l'étude des « humanités numériques. » Enfin, Justyna Reneteau présente une étude qui tisse des liens scientifiques entre les sciences du langage portant sur le bilinguisme et les outils de diagnostic en orthophonie.

La dernière partie rapproche les lettres et les sciences : des romans policiers italiens et français à la littérature comorienne, en passant par les lettres du XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi Julien Gominet-Brun ouvre-t-il cette troisième section en montrant que l'on s'intéressait au XVII<sup>e</sup> siècle aux interactions entre le champ des lettres et celui des sciences grâce notamment à Marin Mersenne, homme de sciences et vulgarisateur, qui, dans *Questions inouïes*, présente aux lecteurs un parcours tout à la fois sérieux et cocasse — comme dans un cabinet de curiosités

---

<sup>5</sup> Michel Serres, *Feux et signaux de brume* : Zola, *op. cit.*, p. 14.

scientifiques. L'universitaire propose donc une analyse des enjeux littéraires d'un texte aussi détonant. Pascal Janot s'intéresse à la manière dont le récit littéraire incorpore les discours scientifiques dans les trames narratives des romans policiers italiens — ceux de M. De Giovanni, M. Carlotto, A. Manzini, G. Carofiglio et G. Biondillo. Dans le domaine du roman policier français, Pierre Girardey étudie l'attractivité qu'exerce la science dans cette littérature. Il en montre tout la validité au prisme d'un des plus célèbres écrivains dans ce domaine, Gaston Leroux et son fameux roman *Le Mystère de la chambre jaune* (1907). Ilias Yocaris emprunte le concept de multisabilité à psychologie gestaltiste et l'applique au domaine des lettres à travers *Les Liaisons dangereuses*, de Laclous (1782). De cette étude de cas, le chercheur examine les interactions sémantiques complexes. Luc Fraisse, spécialiste de Proust, remarque que l'auteur de *À la recherche du temps perdu* suit le développement de la théorie de la relativité d'Einstein. Incapable en réalité de la comprendre, Proust décrit pourtant le temps dans son cycle romanesque. Aussi L. Fraisse, à la suite d'autres, réinterroge ce dernier à l'aune des théories einsteiniennes. Jordan Scheubel, lui, analyse les multiples références aux sciences dans l'œuvre de Samuel Beckett qui en regorge : de la théorie atomiste à la mathématique, en passant par la botanique et l'entomologie à l'aune du concept de déhiscence dont il est issu. En ce début du XX<sup>e</sup> siècle littéraire, un autre écrivain est convoqué par Geneviève Dubosclard qui s'intéresse au paradigme de la science dans deux romans de Claude Simon, *La Bataille de Pharsale* et *Triptyque*. Si le thème des sciences a été souvent convoqué, ce dernier article d'Yssouf Naïffouddine nous présente davantage l'image du médecin à travers le roman de Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala* (1992). Grâce à une analyse précise, le chercheur montre qu'à travers cette figure, le lecteur y découvre toute une réflexion sociétale sur le monde décolonisé.

Laurent Angard,  
UR 4363 — Institut de recherche  
en Langues et Littératures Européennes,  
Université de Haute-Alsace